

DRACH

Szczepan Twardoch

DRACH

Traduit du polonais par Lydia Waleryszak

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Drach*

© Copyright by Szczepan Twardoch
© Copyright by Wydawnictwo Literackie, Kraków, 2014
All rights reserved

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc, pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-513-2

Note de la traductrice

Drach. D'emblée, le titre interpelle. Que signifie-t-il? À quoi fait-il référence? Dans la région minière du nord de la France, que Szczepan Twardoch évoque brièvement et qui semble proche de sa Silésie natale, une «drache» est une forte pluie. L'indice est-il pertinent? À n'en pas douter, c'est une pluie de mots, d'expressions étrangères, qui attend le lecteur au fil des pages. Et pour cause: l'action principale de ce roman, qui s'étale sur plusieurs générations, se situe dans une contrée du monde dont les frontières se sont déplacées au gré des aléas de l'histoire, où diverses langues et dialectes – le polonais, l'allemand et le silésien, notamment – ont coexisté et coexistent encore, bien que dans une moindre mesure. Cette altérité ne pouvait être lissée par un processus de traduction indifférencié, lequel, par ailleurs, aurait contrarié l'intention de l'auteur, car la langue, en tant que vecteur de l'identité sociale, politique et culturelle, apparaît comme un sujet à part entière dans ce roman dont l'auteur, entre autres questions, aborde celle de la disparition progressive des langues, et au-delà, celle de la disparition du patrimoine culturel, qui leur est inhérent. Que le lecteur cependant ne craigne pas d'être submergé par les culturèmes et les dialogues conservés dans leur langue originale: le contexte sciemment explicite donne un éclairage sur leur contenu. Et si toutefois le lecteur

veut en avoir le cœur net, il trouvera leur traduction à la fin de l'ouvrage. «Drach», en silésien, est d'une polysémie surprenante. Il désigne selon les cas un chenapan, un cerf-volant ou un dragon. Gageons que le lecteur se laissera surprendre par les saveurs et les sonorités venues d'ailleurs, en s'octroyant parfois le droit légitime de ne pas tout comprendre de ce qu'il lit. L'important, ici, est d'entendre ce qui parle de notre humanité à tous, au-delà des langues.

Lydia Waleryszak

PREMIÈRE PARTIE

1.

1906, 1918, 1921, 1934,
1939, 1942, 1945

Il a dormi, mais il se réveille très tôt. Dehors, l'aube ne s'est pas encore levée, c'est le mois d'octobre, l'air est doux, avant les premières gelées. Josef partage son lit avec son petit frère et il sait que sa mamulka serait fâchée s'il le réveillait, il sort donc de sous son édredon le plus silencieusement possible. Il regarde par la fenêtre, observe la cour.

La cour est boueuse, ceinte de bâtiments agricoles en briques dures d'un rouge cerise. Les mêmes briques ont servi à construire la maison, les remises, la porcherie et l'hinterhaus. Non loin, au sommet de la colline, autrefois place forte, se dresse une église en bois.

– *Zás tela marasu...*

En bas, sa mère jette des regards inquiets par la fenêtre de la cuisine, la pluie transforme la cour en une mare de boue.

– *Mamulka już sôm we waszkuchnie*, constate par-dessus l'épaule de Josef son petit frère, tiré de son sommeil malgré tout.

La veille, leur mère et leur tante avaient passé la journée entière à la cuisine, à moudre du poivre et du piment-giroflée, des baies de genévrier, de la coriandre, du gingembre, elles avaient réduit ces épices en poudre et les avaient réservées en petits tas gracieux à côté des raisins secs, des sachets de marjolaine, des *zýmła*, ces petits pains ronds rassis coupés en

cubes (comme ce pain sec est agréable à couper, il craque et fait tant de miettes), tout cela exhalait des senteurs très fortes qui, à la fois, flattaient et agaçaient les narines.

Josef Magnor a huit ans et il observe la cour. Ils sont enfin là, son attente n'a pas été vaine : le boucher et son apprenti, tous deux en tabliers. Ils pénètrent dans la cour, munis de couteaux et de haches.

Dans la porcherie, il y a un cochon.

Le cochon naît. Le cochon vit. Le cochon a été acheté par Wilhelm, le père de Josef, avec des marks. C'est encore l'époque où les marks s'échangent contre de l'or, ensuite ça devient impossible, la guerre coûte cher. Avant lui, c'est Otto, le père de Wilhelm, qui achète un cochon contre des thalers, et plus tôt encore, Friedmar, le père d'Otto, contre des thalers prussiens. Chacun élève son porcelet dans sa porcherie, le nourrit des reliefs de ses repas humains, et ces porcelets mangent, grandissent et deviennent des cochons, ainsi va leur vie. Le cochon grandit. Le cochon grossit.

Ensuite arrive l'automne, et, avec l'automne, le boucher et son apprenti. Le cochon ignore tout de cela, jusqu'à ce qu'on le tire dans la cour, alors il sait, sa sagesse porcine lui fait comprendre ce qui se passe, et le cochon accepte son sort, bien que son instinct s'y oppose, il refuse qu'on lui assène un coup de merlin à la tête, qu'on lui tranche la gorge, qu'on lui brûle les soies, qu'on le suspende à un crochet par les pattes et qu'on découpe son corps en morceaux, son instinct tout entier s'y oppose. Le cochon veut lutter pour sa survie. Mais le cochon est sage, et sa sagesse porcine, une sagesse latente, enfouie sous son instinct, accepte. Dans sa profonde sagesse, l'animal sait qu'il doit retourner à la terre, qui l'a engendré.

Josef s'aventure au-dehors. Le boucher et son apprenti sont dans la cour, munis de couteaux et de haches, ils saluent la mère et la tante Truda, puis établissent l'atelier de leur sanglant métier.

– *Ströc mi sie, ty drachu!* s'exclame la mère à la vue de Josef. *Raus, do dōm, aber sofort!*

Erwin Golla, le boucher, chancelle un peu. Cependant, la mère de Josef lui propose du schnaps, elle en sert au boucher, puis, avec la permission de ce dernier, elle en verse également à l'apprenti Hanys Grychtoll, qui n'éprouve que de la haine

envers son maître alcoolique. Hanys Grychtoll déteste son maître à cause des coups qu'il lui a assenés au visage et qu'il a dû supporter avec humilité, parce qu'il n'avait pas le choix, et il le détestera encore, à cause des coups qu'il recevra plus tard et qu'il devra tout autant supporter. Un jour, pourtant, en mai 1921, Hanys Grychtoll se présentera chez Erwin Golla avec quelques camarades et il se vengera des coups reçus, il observera ensuite le corps ensanglanté, mais toujours vivant, de Golla le boucher, et il l'observera avec une terrible désillusion, car il réalisera que les coups de bâton et les coups de crosse, qu'il lui aura assenés avec sa vieille carabine, n'auront pas effacé la moindre trace de ses blessures passées, les coups d'Erwin Golla demeurent gravés en lui comme dans le marbre pour qu'il s'en souvienne à jamais, ils sont inscrits dans son visage, indélébiles.

Les camarades de Hanys Grychtoll voudront achever Golla, mais Hanys les en empêchera, il les dissuadera, et aussitôt, leur audace les abandonnera. Laisser la vie sauve à Erwin Golla leur portera préjudice, car Golla ne les oubliera pas. Dix-huit ans plus tard, il en désignera deux à une certaine personne, et ces deux-là seront arrêtés par des hommes déterminés, embarqués de force dans une Citroën noire, puis envoyés en train à Mauthausen, où ils succomberont au typhus et à la mort. La Citroën sera une Traction Avant dotée d'une carrosserie autoporteuse, ce qui est notable, mais n'a aucune importance.

Tandis qu'ils roueront Golla de coups de bâton et qu'ils le couvriront de crachats, les deux hommes ignoreront tout. Ils ignoreront le modèle de la Citroën comme ils ignoreront la marque de la mort, du typhus et celle des carrières qui les attendront. Ils seront peut-être rassurés de savoir que, dans cette branche, Mauthausen sera réputé. Mauthausen-Gusen, ce sera la Bentley des camps de concentration.

Hanys Grychtoll ne sera pas envoyé à Mauthausen en 1939, Hanys Grychtoll – après avoir remplacé les deux *l* de son patronyme par un *ł* polonais – s'enivrera à mort quelques années plus tôt. Il n'est guère facile de s'enivrer à mort, c'est même très difficile, la plupart du temps, on meurt des suites de l'abus d'alcool, et non de l'abus d'alcool en lui-même, mais c'est justement ce qui arrivera à Hanys, il boira jusqu'à perdre connaissance et mourra d'hypothermie sur le seuil de

sa modeste maison, à Knurów, son corps glacé sera découvert quelques heures plus tard par sa femme, Klara Grychtoł née Lanuszna, et cette découverte ne la surprendra pas plus qu'elle ne la désolera, car Hanys Grychtoł ne lui aura rien apporté de bon dans la vie, un peu de plaisir éphémère et beaucoup de misère. Grâce aux empressements de Hanys, Klara Grychtoł a cinq enfants, les lèvres souvent tuméfiées et de grosses ecchymoses dans le dos, car Hanys bat sa femme, lorsqu'il est ivre. Si ça ne parvient pas non plus à effacer les meurtrissures infligées par Erwin Golla, cela n'empêche pas Hanys de renouveler les tentatives, car il espère toujours que le dos bleui et les cuisses de sa femme viendront au secours de son visage cabossé.

– *Nō, toć i sie to skōńczyło, giździe zatracōny, żeś sam umar i leżysz w marasie, ôżyrōku*, constatera avec calme et philosophie Klara Grychtoł, un matin de janvier 1934, en découvrant le corps de son mari sur le seuil de sa maison.

Mais tout cela, Hanys Grychtoll l'ignore, tandis qu'il boit son schnaps gris en cette matinée d'octobre 1906, et Golla aussi l'ignore. Le boucher ne sait rien des coups qu'il recevra, il ne sait pas non plus comment, en 1921, il échappera de justesse à la mort pour finalement la rejoindre en 1942, une artère coronaire obstruée par la graisse. Ce sera une mort rapide – douloureuse, mais rapide – et il mourra avec une peur et un soulagement mêlés, ayant encore un faible espoir de partir pour un monde meilleur, et non pour l'éternelle obscurité.

La seule créature qui sache déjà quelque chose, en cet instant, c'est le cochon, car lorsqu'on le fait sortir de la porcherie, son instinct et sa sagesse lui révèlent ce qui va se produire. Le petit Zeflik observe la scène avec une excitation grandissante : le cochon est attaché au couvercle de la benne à ordures, Hanys le tient par les oreilles, Golla choisit la hache appropriée, se poste devant l'animal, puis vise sa tête à plusieurs reprises pour l'assommer. À l'écart, la maman du petit Zeflik et la tante Truda attendent avec des seaux, prêtes à recueillir le sang chaud de l'animal et à le mélanger, le brasser sans cesse, pour éviter qu'il ne se fige.

Golla vise, Grychtoll tient le cochon par les oreilles, c'est l'année 1906, ce qui a de l'importance, mais pas beaucoup, et le monde paraît éternel, immuable, aux yeux de Golla, de

Grychtoll, de Josef, de la mère et du père de Josef, ainsi que pour le cochon, mais le monde tel que le cochon le perçoit (*forszteluje*, dans la langue de Golla, Grychtoll, Zeflik, son père et sa mère) est moins complexe que celui des hommes, et de ce fait, il est plus proche de la vérité, car Golla, Grychtoll, Zeflik – le petit Josef –, son père et sa mère appréhendent le monde dans sa dimension humaine. Ainsi, dans cette dimension humaine, il y a le village de Deutsch Zernitz, et dans ce village, une vieille église en bois, un curé, le farörz Stawinoga (*kery je wielgi Niyميع, ale porzōndny*, comme disent les gens du village à son sujet), il y a Gleiwitz, où se trouvent le tribunal, le Landrat, la caserne des uhlans et la caserne de l’infanterie, il y a la mine, où l’on travaille, et il y a Berlin, où habite le Kaiser.

Ils en savent trop pour bien comprendre. Le cochon en sait moins, il comprend donc mieux. Il comprend la vérité du cœur qui bat et la vérité de la hache.

La vérité du cochon ne va pas tarder à se concrétiser, car Golla vise une septième fois, puis il prend un grand élan et abat sa hache de toutes ses forces. Il rate. Le fer glisse sur le côté du crâne et blesse sérieusement l’animal ainsi que la main droite de l’apprenti Grychtoll. Grychtoll s’écroule à terre en hurlant de douleur et d’effroi, convaincu que Golla lui a tranché la main. Le cochon aussi hurle de douleur et d’effroi, il se débat tant qu’il arrache le couvercle auquel il est solidement attaché, il l’arrache et l’entraîne avec lui dans une course folle à travers la cour en quête d’un quelconque secours, mais de secours, il ne lui en vient de nulle part.

Golla, un peu embrumé par l’alcool, demeure pantois, la hache à la main.

– *Coście narobyli, masōrzu!* déplore la mère de Josef, tandis que ce dernier, à une fenêtre de l’étage, tremble d’une frénésie inouïe, et tout ce qu’il voit s’inscrit dans sa mémoire de petit garçon pour le restant de ses jours, il y pensera encore à bord du train militaire qui le ramènera en Haute-Silésie, après la bataille de la Lys, quand il quittera la boue des tranchées creusées pour retrouver les profondeurs de la terre, quand il passera de la terre sous la terre.

– *Jō cie zabiyja!* vocifère le boucher Golla, douze ans avant que Josef Magnor ne rentre de la bataille de la Lys à bord du train militaire.

Les courtes jambes de Golla mettent en mouvement son imposante anatomie et le boucher se lance à la poursuite du cochon en une course qu'on aurait jugée vaine, en raison de la graisse du poursuivant, s'il n'y avait eu le lest monstrueux du couvercle de la benne à ordures que l'animal blessé traîne derrière lui. L'apprenti Grychtoll, dans l'immense solitude de sa douleur, pleure en examinant minutieusement sa main droite, qui bleuit sous ses yeux, il sait désormais que Golla ne la lui a pas tranchée, juste violemment cognée, et elle le fait terriblement souffrir. Le cochon se sent tout autant apeuré et solitaire dans sa douleur, car il souffre beaucoup, lui aussi.

– *Pōdź sam yno, pierōnowo, zatracono!*... hurle Golla en brandissant sa hache.

Il rattrape finalement le fugitif couinant, frappe, rate à nouveau et tombe à terre. Le cochon, lui, reprend sa course jusqu'au moment où la mère saisit la corde qui le retient au couvercle de fer. Golla fond sur le cochon pour la troisième fois et réussit enfin son coup, la mère de Zeflik s'écarte de justesse, le méplat de la hache heurte le crâne porcin et l'animal sonné s'effondre inerte dans la boue, comme s'effondrera dans la boue, un quart de siècle plus tard, le corps de l'apprenti Grychtoll, qui ne deviendra jamais maître boucher, mais qui aura néanmoins réussi à changer les deux *l* de son patronyme en un *ł* polonais.

– *Niy rycz jak baba, yno pōdź sam drapko, giździe jedyn!* aboie Golla à l'adresse de Grychtoll.

Grychtoll s'exécute, et la tuerie reprend son cours normal. La tante Truda descend dans la cour. Josef observe Golla, un peu dégrisé, trancher la gorge du cochon avec son grand couteau, il en jaillit un filet écumeux d'un rouge sombre, que la mère recueille dans la bassine. Une fois remplie, celle-ci passe entre les mains de la tante, qui remue le sang avec une cuillère en bois afin qu'il ne se fige pas, et la mère place une seconde bassine sous le filet.

Golla l'éméché et Grychtoll l'endolori chargent le corps de l'animal dans un grand baquet en bois où, d'ordinaire, la mère de Josef lave son linge. Aidée par la tante Truda, celle-ci apporte une grosse marmite d'eau bouillante, qui servira aux deux hommes à arracher les soies. Après cette opération, Golla et Grychtoll suspendent le cochon à un crochet au-dessus de

la porte de la cuisine, et Zeflik se précipite dehors, il sait qu'il le peut désormais, d'ailleurs, sa mère l'appelle. Le garçon observe le boucher Golla, un peu dégrisé, planter son couteau dans l'aine du cochon et le découper d'un geste assuré. Du ventre ouvert de l'animal s'écoulent ses entrailles violacées. La mère de Zeflik les recueille et les trie avec soin.

– *Jerzina, widziōł żeś te szczewia?* souffle, fasciné, Josef à l'adresse de son petit frère.

Golla et Grychtoll commencent à débiter le cochon. Sur la cuisinière, la mère de Zeflik et la tante Truda posent une marmite en fonte, où se retrouvent les poumons de l'animal, ses reins, sa tête, sa gorge et les parties qui n'ont pas d'autre fin: c'est ainsi qu'on prépare le *welflajsz*, et aux environs de dix heures, les premiers invités arrivent pour le déguster. Le boucher Golla ne boit plus, il travaille assidûment avec l'apprenti Grychtoll: après avoir découpé l'animal en morceaux, ils nettoient ses intestins. Ils serviront à préparer différents boudins avec le sang recueilli mélangé aux *krupy pogańskie*, des *krupnioki* avec du gruau de sarrasin et des morceaux de lard, et des *zymłōki*, avec des dés de pain sec. L'estomac, quant à lui, deviendra un *preswuszt*, un gros fromage de tête.

La mère de Zeflik et la tante Truda s'affairent en cuisine avec la même application, elles proposent à leurs invités du schnaps et de la bière de la brasserie Scobel, elles préparent des pommes de terre et la *ciaperkapusta* pour accompagner les saucisses fraîches, qu'elles serviront aux invités présents dès le matin ainsi qu'à ceux qui viendront plus tard, ils dégusteront les *wuszt* avec des pommes de terre vers deux heures et quart, ils boiront, puis en partant, ils recevront encore un morceau de viande fraîche, des saucisses, une part de *preswuszt* et de *leberwuszt* sur des assiettes enveloppées dans des torchons, assiettes qu'il faudra rapporter.

Tandis qu'il mange des saucisses et des *zymłōki* en buvant des gorgées de *wusztzupa*, Zeflik pense au cochon qui est mort et dont le corps a totalement disparu pour devenir de la nourriture. Il pense à ses entrailles violacées.

Toutes ces saveurs lui reviendront: celles de la saucisse et des *zymłōki*, celles de la *wusztzupa* et du pain frais, qui accompagne le *preswuszt*, celle de la bière amère, que lui fait goûter son père et qui lui arrache une grimace, tous ces goûts lui

reviendront tandis qu'il demeurera profondément en moi, sous terre et dans l'obscurité, toujours vivant, les jambes sous une couverture, et qu'il grignotera son dernier morceau de saucisse et son pain rassis en buvant des gorgées de vodka, quand il sera ivre, affaibli et malade, quand il sera plongé dans un sommeil prolongé, et quand il sera couché, inerte, dans la neige, dans la cour de sa maison à Przystowice.

2.

1241, 1906, 1918

L'arbre, l'homme, le chevreuil, la pierre. C'est la même chose.

– *Strōm a człek sōm jedno. Piyn̄ je ciato, rdzyń dusza, miazga krew. Liście sōm palce a ôczy*, explique le vieux Pindur.

Il est assis en compagnie de Josef sur un tronc d'arbre, au bord d'un étang. Josef a huit ans, et certains l'appellent Zeflik. Le vieux Pindur s'adresse plus à l'espace qui les entoure qu'à Josef, mais le garçon l'écoute en balançant ses pieds.

– *Zjydz se ta klapsznita, synek. Ze mastym*, propose Pindur, en tendant au garçon deux tranches de pain au levain collées par une fine couche de beurre, il sait qu'il doit occuper le garçon, s'il veut garder son auditoire, or il veut qu'on l'écoute.

– *Yno dej se pozōr, byś za drap niy jōd, ja? Drap jeść niy ma dobrze. Pomatu trza jeść, do porzōndku.*

Josef acquiesce et il mange le pain beurré lentement, comme le lui recommande le vieux Pindur. Il n'a pas faim.

– *Sōrnik tyż je to samo. Ciato je ciato, a dusza je dusza. Sōrnik tyż mo dusza*, affirme le vieux Pindur.

Josef l'écoute.

Le vieux Pindur a mal au dos, il sort une flasque et boit quelques gorgées de liqueur amère. Il boit pour faire passer la douleur. Son dos ne lui fait pas moins mal pour autant, mais la liqueur est bonne.

Le tronc d'arbre et l'étang se trouvent dans un petit bois, entre Birawka-Mühle et Nieborowitzer Hammer. Le marais est alimenté par les eaux de la rivière Bierawka, qui doit son nom aux Vandales, installés autrefois sur ses rives et totalement disparus aujourd'hui. Néanmoins, il demeure, au fond d'un étang, un pot en terre cuite rempli de parures en argent et de pièces de monnaie : des dirhems arabes, des bractéates de Hedeby, des deniers rhénans et lorrains. Personne à la surface de la terre n'en soupçonne l'existence, personne ne se souvient de l'homme qui l'y a déposé. L'homme qui a enfoui ce pot se prénomme Radzim et il était riche, je suis la seule à me souvenir de lui, je me rappelle l'acharnement avec lequel il creusait, sa peur légitime et son espoir rapidement déçu, je me rappelle la forêt, alors dense et séculaire.

Je me rappelle tout.

La forêt, qui retentissait du renâclement des chevaux et de cris funestes.

De l'autre côté de l'étang, un chevreuil apparaît, timide. C'est une femelle.

– *Sörnnik je to samo co strôm a człek. Podziwej se, bajtel: to je sörnnik. To sôm my. A to je strôm. Blank to samo, pra? Takie jest to nasze żywobyci na tyj ziymie, bajtel. Sörnnik, strôm, ty, jö, to samo.*

Strôm a człowiek, a sörnnik sôm jedno, répète Josef Magnor, douze ans plus tard, à bord du train qui le ramène en Haute-Silésie après la bataille de la Lys. Il n'est plus le petit Zeflik, bien qu'il le soit encore. Il entend toujours la voix du vieux Pindur. *Strôm a człowiek, a sörnnik sôm jedno. Takie jest to nasze żywobyci na tyj ziymie.*

L'arbre, l'homme, le chevreuil ne font qu'un. Telle est notre vie sur cette terre, dit le vieux Pindur.

C'est la même chose.

3.

*1241, 1813, 1866, 1870,
1906, 1914, 1915, 1918*

Josef est assis dans son wagon et il se rappelle. La faim exhume ses souvenirs.

Il n'est pas certain de l'année, mais moi, je le suis : c'était l'année 1906, la même où il s'asseyait en compagnie du vieux Pindur dans le petit bois situé entre Nieborowitzer Hammer et Birawka-Mühle, se promenait à travers les bois et les champs des environs de Deutsch Zernitz, traversait Kaziormühle et continuait jusqu'à Niederdorf et Barglowka. Parfois, avec le vieux Pindur, il s'aventurait même plus loin, jusque dans la forêt seigneuriale, autour de Groß Rauden, qui appartenait à un homme au nom incroyablement long : Viktor II Amadeus, 2. Herzog von Ratibor und 2. Fürst von Corvey, Prinz zu Hohenlohe-Schillingsfürst. De ce patronyme interminable, Josef n'a retenu qu'une partie : « Herzog von Ratibor », il savait que Herzog von Ratibor possédait cette forêt, il ignorait cependant ce que signifiait « posséder une forêt » et il avait questionné Pindur à ce sujet, Pindur lui avait alors répondu que c'était se mentir à soi-même. Pindur était un fin connaisseur des forêts et des princes, mais la notion de propriété lui échappait.

Toutefois, à cet instant précis, Josef n'y pense pas. Il ne se remémore pas ses promenades en compagnie de Pindur ni la sagesse du vieil homme, l'évangile discret des arbres et des

chevreuils. Josef se rappelle autre chose, car il a faim. Il se rappelle le jour où il a pu rester chez lui alors qu'il avait école.

– *Rechtōr niy bydōm przezywać, przeca jak sie świnia zabijo, to bajtel w szkole niy bydzie siedziōł*, déclare le père de Josef à sa femme, et Josef ne va pas à l'école.

Le jour suivant, il apporte à son maître un petit paquet soigneusement enveloppé, et cela suffit à expliquer son absence.

Josef Magnor sent sur le bout de sa langue le goût de la *wuszt-zupa*, bien qu'il n'en mange pas. Nous sommes en mai 1918, il fait chaud, les parois du wagon sont faites de planches en bois maintenues par un squelette en acier, la porte, qui coulisse difficilement le long de ses glissières, est en bois, elle aussi. Quatre ans plus tôt, à la craie, on avait inscrit sur cette porte un optimiste : *Von Gleiwitz über Metz nach Paris*, mais à présent, il n'y a rien d'écrit, car personne n'a quoi que ce soit à écrire sur la porte du wagon.

Geist von 1914 ist weg. L'esprit de 1914 a disparu. Totalemment.

Trois ans plus tôt, Josef roule dans un wagon semblable, sans inscription non plus.

Le wagon, les planches dans leur squelette d'acier, Josef, l'année 1915. Nous sommes au printemps. 7^e compagnie, 2^e bataillon, 22^e régiment d'infanterie appelé également *1. Górnosłaski, Infanterie-Regiment Keith (1. Oberschlesisches) Nr 22*, des mots et des numéros telles des coordonnées géographiques, *Musketier Josef Magnor, 7. Kompanie, 2. Bataillon, 22. Infanterie-Regiment Keith, 11. Reserve-Infanterie-Division*. Des unités de renfort.

Dans le train du Musketier Josef Magnor, il y a le Landsturmmann Leo Beer, les Musketiers Hermann Becker, Anton Alker, Wilhelm Blania, le Gefreiter Augustin Broll, le Gefreiter Vinzent Cholewa, le Gefreiter Franz Danielschick, le Reservist Alois Dembczyk, Franz Golla, les Musketiers Boleslaus et Leopold, ainsi que le volontaire Wilhelm, tous Holewa, des frères de sang, qui se détestent comme seuls les frères de sang peuvent se détester, et qui se souhaitent mutuellement la mort. Leurs vœux seront exaucés. Il y a aussi l'Unteroffizier Paul Howanietz, Paul Nießporek, Josef Patuszka, et bien d'autres encore, ils sont des dizaines, des centaines, des milliers.

À présent, ils gisent tous en terre, ils sont nés de la terre et sont retournés à la terre, ils sont nés de la boue, sont devenus de la boue et renaîtront encore de la boue, car la vie est très longue, je ne parle pas d'une existence, mais du cycle de la vie. Josef ne rencontrera jamais plus un seul de ces hommes. Je suis la seule, au loin, à percevoir encore leurs corps ténus, mêlés à moi, je ne me préoccupe plus de leurs destins individuels, car tous désormais sont en moi.

Josef, quant à lui, n'est pas encore dans la boue, mais dans le wagon du retour. Verdun, Béthincourt, Malancourt, Haucourt et son *Termitenhügel*, sa « termitière ». L'Artois. La colline de Lorette. La Somme. Arras. L'Artois de nouveau. Lens. Les Flandres. Armentières. Tout sort de la terre et tout retourne à la terre.

Josef rentre en Silésie. Pour aller sous terre. Pas en terre, mais à la mine. Il quitte Armentières pour devenir mineur. Son régiment a continué d'Ypres vers La Bassée, l'Yser, toujours plus loin, jusqu'à ce que la fin de la guerre le surprenne sur les rives de la Lys. Le régiment sera maintenu, bien qu'aucun soldat ayant voyagé avec Josef et les unités de renfort, à bord du même wagon, au début de l'année 1915, n'ait pu atteindre la fin de la guerre. Seul Josef y est parvenu, car en mars, la mine Delbrück a réclamé son retour, mais alors, qu'est-ce qui est maintenu sur les rives de la Lys, où les soldats ont appris la capitulation et que Josef a dû quitter prématurément?

Le régiment est maintenu. Les régiments perdurent toujours. À l'annonce de l'armistice, l'*Infanterie-Regiment-Keith* a cent cinq ans, et en tant que régiment, il est doté d'une petite conscience, qui représente plus que la somme des consciences des êtres qui le composent. Le régiment a donc l'intelligence latente d'une institution, qui nourrit la conviction, aussi ferme qu'erronée, qu'un régiment qui existe depuis plus de cent ans ne disparaîtra jamais. L'*Infanterie-Regiment-Keith*, le premier de Haute-Silésie, existera toujours ici ou ailleurs. Il existait en 1813, il existait en 1866, il existait en 1870, il existait en 1914, il ne peut donc tout simplement cesser d'exister. Les régiments sont comme des petites églises. Ils doivent résister au temps.

Et pourtant, à l'image des arabesques dessinées par le lichen sur les rochers forestiers qui disparaissent pour prendre une autre forme, l'*Infanterie-Regiment-Keith* disparaîtra et se

transformera, comme les motifs changeants de l'écorce des bouleaux et les excréments laissés par les chevreuils dans les champs. Tout est la même chose. Les régiments d'hommes, les excréments de chevreuils, c'est la même chose.

En 1918, Josef est assis dans un coin, adossé à une paroi. Il porte sa veste d'uniforme avec ses boutons cachés par un passepoil, elle est élimée, délavée, mais propre grâce aux nombreuses heures passées à la brosser. Le pantalon de Josef est neuf, d'une couleur *steingrau*, l'ancien était en lambeaux. Quand Josef reçut sa lettre de démobilisation, ses camarades de peloton lui réclamèrent son pantalon neuf, il n'en aurait pas besoin puisqu'il rentrait chez lui. Josef refusa. Il a retiré ses lourds brodequins, jeté son manteau sur ses pieds enveloppés dans des chaussettes russes. Le train file. Il n'a rien avalé depuis vingt-quatre heures, pas même une tranche de pain de munition. Les affamés sont faibles. Comme sont faibles les chevreuils affamés. Nous sommes en mai 1918. Les parois du wagon sont en planches, sa porte l'est aussi. Autrefois, ces planches étaient un arbre. L'arbre était terre. La terre était hommes. L'arbre, l'homme, les planches... c'est la même chose.

C'est le mois de mai 1918, et Josef descend du wagon aux parois et à la porte en bois, il descend à la gare de Gleiwitz. La gare n'est pas très haute. Des fiacres stationnent devant. Dans une guérite, un vieux cheminot vend des billets. Les cochers fument des cigarettes, l'air las. C'est vendredi, tout le monde s'est entendu ainsi. C'est aussi le 17 mai, comme il en a été décidé. Le ciel est sans nuage.

Josef se tient devant la gare, il s'étire. Josef hésite. Il regarde les bâtiments familiers : la Dracht-Industrie, la fabrique de fil de fer. Certains de ses copains y travaillaient. Rien n'a changé. Un bai efflanqué attelé à un fiacre secoue la tête. Josef resserre les bretelles de son havresac. Finalement, il marche droit devant lui, il atteint la Neudorferstraße, puis il tourne dans la Wilhelmstraße, il avance lentement en direction de la place du marché, mais il coupe soudain par la Kreidelstraße, il passe devant le Kasino-Gesellschaft, où des habitants se pressent en petits groupes au-dessus des journaux, ensuite, de l'autre côté de la rue, il passe devant une maison à tourelles, c'est dans cette maison que sa vie changera de façon radicale, mais en cet instant précis, Josef ignore totalement qu'elle est habitée

par la jeune fille de quatorze ans qui sera présente au moment où sa vie basculera, pour l'instant, Josef est rentré du front et il se rend au parc municipal qu'il a toujours aimé, il n'est pas pressé d'arriver chez lui. Il s'assied sur un banc, pose à côté de lui son havresac dont la pattelette est recouverte d'une peau de vache blanche tachetée de noir, il déboutonne le col de sa veste. Il se réchauffe au soleil. Il ne pense presque à rien. Il ne veut pas rentrer chez lui tout de suite. Il souhaite rester seul un moment. Il prend sa gourde, avale une petite gorgée. L'eau est tiède.

Un coup de sifflet, un deuxième, puis d'autres sur toute la longueur de la tranchée, le claquement des ressorts au moment de fixer les baïonnettes, les échelles, la boue, le filet de pisse chaude qui coule le long de la jambe sous la toile du pantalon.

Mais, à cet instant, Josef se réchauffe au soleil. Sur un banc du parc. Il a faim. Il a de l'argent, mais il n'a pas envie de manger. Il ne mangera rien. Un petit verre peut-être. Pour l'instant, il se réchauffe au soleil. Dans le ciel de Gleiwitz O.S., pas un nuage, comme au mois de juillet, bien qu'on soit en mai. Josef se réchauffe au soleil. C'est bon de se réchauffer au soleil au lieu de pourrir en terre.

Entre Deutsch Zernitz, Nieborowitz, Birawka-Mühle et Leboschowitz, il y a un bois appelé Jakobswalde. Ce bois est séparé du petit bois marécageux où sommeille le pot rempli de dirhems arabes, de bractéates de Hedeby, de deniers rhénans et lorrains, par une voie étroite de chemin de fer sur laquelle, depuis 4 h 35 du matin, en moyenne toutes les deux heures, de petites locomotives tirent lentement des wagons ouverts, depuis Gleiwitz *nach* Plania, *bis* Trynek, Schönwald, Nieborowitz, Pilchowitz, Stanitz, Rauden, Nendza, Babitz, Markowitz et Lukasiné.

Autrefois, Josef parcourait le bois de Jakobswalde en compagnie du vieux Pindur. Ils y cueillaient des myrtilles et des champignons. Pas un nuage ne vient perturber le ciel à cet endroit non plus, car Jakobswalde se situe à proximité de Gleiwitz, au sud-ouest. Jakobswalde est séparé du petit bois que Josef et le vieux Pindur fréquentaient douze ans plus tôt par une voie étroite de chemin de fer, ainsi que par la rivière Bierawka. Jadis, les rives de la Bierawka furent prisonnières des tentacules d'un empire né des entrailles d'une Merkit dénommée

Höelün, cet empire se retira ensuite, mais cela ne changea rien au sort de Radzim, qui se mêlait déjà à la bourbe, non loin du pot qu'il avait enterré plus tôt. Ensuite, les arbres le sucèrent, puis ces arbres furent abattus, ils pourrirent et Radzim s'en retourna à la bourbe, d'où il avait été tiré, pour être aspiré et revenir une nouvelle fois.

Voilà pourquoi il n'y a pas de différence entre les arbres et les hommes. C'est ce que dit le vieux Pindur, car il aime cette métaphore, bien que ce terme lui soit inconnu.

Quand il se promène dans la forêt avec le petit Josef, le vieux Pindur a soixante-seize ans, il se prénomme Josef également, mais il est né dans un autre monde. Au moment où Pindur sort des entrailles de sa mère, son père travaille encore en corvée sur les terres du comte von Wengersky, il sait néanmoins que, bientôt, il n'aura plus à le faire. Le père de Pindur se prénommaït Kazimierz. S'il lisait et écrivait en allemand, il parlait plutôt le silésien, il se disait prussien et en était fier. Quand il cessa de servir en corvée, son sentiment d'être un Prussien et un sujet du roi de Prusse n'en fut que renforcé. À cette époque, les Prussiens n'étaient pas obligés de parler l'allemand. Le roi lui-même n'aimait guère s'exprimer dans cette langue. Pour Pindur, l'essentiel était qu'un Prussien ne fût pas corvéable. Un Prussien cultivait son lopin de terre et, de temps en temps, il donnait sa vie pour le roi. Cela en valait la peine, la corvée était supprimée. Josef Pindur se destinait à la prêtrise, mais il fut renvoyé du séminaire, il servit le roi de Prusse dans les guerres qui l'opposèrent aux Autrichiens et aux Français, et à son retour, il devint le sage du village, un excentrique qui ne possédait rien si ce n'est cette étrange sagesse, à la fois stupide et éclairée, qui, du bout des yeux, avait goûté aux livres de certains avertis, mais ne s'était pas laissé abrutir par eux, qui avait simplement pioché ce qui l'intéressait et n'était pas allé chercher plus loin. C'est la sagesse du chaman, la sagesse de la mère et du chasseur, la sagesse de l'homme qui, aux prises avec un autre homme ou un animal sauvage, le conduit à la victoire, la sagesse du nouveau-né cherchant avidement le sein de sa mère, les poings serrés.

Pindur parle des arbres, des chevreuils et des hommes, car, il y a très longtemps, il a écouté un vieil homme en parler,

ce vieil homme avait entendu la même chose de la bouche d'un autre vieil homme, et plus tôt encore, il s'agissait d'un être totalement différent, convaincu de la véracité de ses propos, un être qui comprenait tout, et dont les mots vécut secrètement, longtemps encore après sa mort, c'est l'évangile mystérieux et discret des sages qui ne possèdent rien si ce n'est leur sagesse singulière.

Le vieux Pindur ne fait qu'éprouver confusément le poids des mots qu'il prononce. C'est pourquoi il les répète. Il le fait avant tout pour lui-même, car le petit Zeflik n'en éprouve rien encore et il ignore que l'arbre et l'homme ne font qu'un, il ne le découvrira jamais, si ce n'est peut-être à la toute fin. Pindur médite cette étrange sagesse, qui s'oppose aux sens et à l'expérience.

Quand le vieil homme mourra, il emportera avec lui cet évangile mystérieux et discret qui naquit il y a fort longtemps bien avant l'arrivée des premiers chrétiens dans le petit bois entre Birawka-Mühle et Nieborowitzer Hammer, ou même ailleurs.

Des chevreuils peuplent le bois de Jakobsvalde. Les chevreuils n'ont pas de nom, mais nous désignerons deux femelles pour les distinguer des autres. C'est une petite duperie, la même que vous employez pour vous convaincre que vous vous distinguez de vos semblables. Que vous êtes uniques.

Nous appellerons ces chevrettes la Première et la Seconde.

La Première vient de mettre bas, elle a deux faons: le Premier et le Second. Le Premier et le Second sont cachés dans des buissons. La Première ne vient les voir que pour les nourrir, afin d'éviter que son odeur n'attire les chiens errants, qui pullulent dans la région. Ou les renards, qui, eux, ne pullulent pas dans la région.

La Seconde est encore en période de gestation. Elle donnera naissance à ses petits dans un jour ou deux. Elle accumule des forces pour la mise bas, sans même en avoir conscience.

Josef est assis sur un banc.

Sur un banc installé sur le perron de sa maison à Wilcza (souvent orthographié «Wilchwa») est assise la veuve d'un soldat, qui a un nom et un prénom, mais cela n'a pas d'importance. La veuve se réchauffe au soleil, comme Josef. Elle se réchauffe au soleil pour la dernière fois, contrairement

à lui. Ce soir, le cocher Mucha originaire de Krostoschowitz et l'invalidé de guerre Kloska originaire de Wilcza lui rendront visite.

C'est l'invalidé de guerre Kloska qui incite le cocher Mucha à l'accompagner. La veuve de guerre a rejeté sa demande en mariage. La femme n'a guère réfléchi à la raison précise de son refus, mais sa décision a sans nul doute été influencée par l'évaluation instinctive des biens de l'invalidé de guerre Kloska. Or, l'invalidé de guerre Kloska a mauvais caractère, une rente d'invalidé, une haleine fétide, une dépendance à l'alcool et à l'éther, ainsi que la moitié d'une maison en brique, qu'il a héritée de ses parents avant même de devenir invalide. L'invalidé de guerre Kloska est donc dépourvu de parents, d'une grande partie de sa jambe gauche, de charme et de fortune. L'autre moitié de sa maison est occupée par sa querelleuse de sœur, qui ne cesse de lui reprocher qu'il dépense tout dans la vodka, ce qui est faux, puisqu'une bonne partie de son argent va à l'achat d'éther, qu'il boit mélangé à du jus de framboise innocemment subtilisé dans le cellier sororal.

Finalement, Josef se lève, il regagne la Wilhelmstraße et marche en direction de la place du marché. Il s'installe à la terrasse du *Cafe Kaiserkrone*, commande au garçon une bière de la brasserie Scobel et la sirote lentement, très lentement. Il observe les clients du restaurant, assez miséreux à cause de la guerre, et plus précisément à cause des difficultés d'approvisionnement. Il observe un autre genre de clients aller s'asseoir à l'intérieur de l'établissement. Deux jeunes filles, attablées devant des tasses de café, sourient au beau soldat.

– *Bald gibt es auch kein Bier mehr*, annonce le serveur avec regret. *Bald sind wir alle pleite*.

Josef finit son verre, paie sa consommation et poursuit son chemin. La place du marché. Il gagne la Teuchertstraße par les ruelles de la vieille ville. Tout lui est familier. Il marche lentement, croise d'élégantes dames ainsi que des paysannes, les belles dames discutent en allemand, les *chopiönki*, non. Un homme distingué salue Josef en soulevant son couvre-chef, puis il lui parle d'une voix triste et solennelle du service rendu à la patrie, Josef s'arrête face à lui comme s'il se fût agi d'un officier et écoute patiemment ses remerciements, ensuite, il

poursuit son chemin, bien qu'il eût aimé, pour le moins, gratifier l'élégant d'un bon coup de poing. Il passe devant les petits baraquements des uhlands, les bureaux du Landrat, la caserne de l'infanterie, où il a servi, il passe devant le *Proviantamt*, traverse le pont sur l'Ostropka et entre dans Gillnersdorf. Il laisse derrière lui l'imposante cheminée de la briqueterie et poursuit sa route.

Dans la rue, il aperçoit une connaissance de Deutsch Zernitz. L'homme, qui s'appelle Russin, se dirige vers Gleiwitz le dos chargé d'un gros paquet. Russin ne reconnaît pas Josef, Josef ne le salue donc pas, et tous deux se croisent comme les parfaits inconnus qu'ils sont devenus l'un pour l'autre. Josef ignore qui est Hanys Russin à cet instant précis, et Russin ignore qui est devenu Josef Magnor.

L'après-midi est déjà bien avancé quand Josef bifurque dans la rue qui longe le cimetière et débouche sur les champs, c'est à travers ces champs, verts à cette époque de l'année, qu'il prend la direction de Deutsch Zernitz.

L'après-midi est déjà bien avancé quand un grand chien errant, que nous nommerons Alpha, un berger allemand croisé avec un terrier, flaire l'odeur de la Première. Alpha est à la tête d'une meute de douze de ses semblables, mais il est d'entre eux le plus grand et le plus fort, c'est aussi le meilleur pisteur.

La *Vierte Flandernschlacht*, la bataille de la Lys, est déjà entrée dans l'Histoire, à l'instar de l'offensive du Printemps, surnommée de façon optimiste la *Kaiserschlacht*. Néanmoins, sur le front occidental, l'artillerie et l'aviation redoublent d'activité. Des avions britanniques bombardent Metz. Au cours de ce bombardement, périt Bernhard Segalla, âgé de soixante-sept ans, qui aimait boire du vin de Moselle le soir, ça n'a toutefois pas la moindre importance. Les troupes allemandes s'échinent à garder leurs positions sur les territoires conquis au cours de l'offensive, mais ces efforts accentuent leur affaiblissement. Dans trois mois, les Alliés débiteront l'offensive des Cent-Jours, dont les effets se mesureront véritablement d'ici à six mois.

La Première court aussi vite que le lui permet son corps de chevreuil, elle est plus véloce que les chiens, mais s'épuise d'autant plus rapidement.

L'après-midi est déjà bien avancé, quand l'invalidé de guerre Kloska et le cocher Mucha frappent à la porte de la modeste maison de la veuve de guerre. Celle-ci leur ouvre, car, bien qu'elle soit une femme simple, elle est bien éduquée.

Josef aperçoit déjà les premières habitations de son village natal.

Les chiens ensauvagés cernent la Première, avec la précision des loups, naturellement, instinctivement, comme il faut.

Le cocher Mucha frappe la veuve de guerre au visage, le poing serré et de toutes ses forces, la veuve de guerre s'effondre au sol, inconsciente. L'invalidé de guerre Kloska observe le cocher Mucha hisser le corps menu de la veuve sur le lit, après avoir jeté à terre édredons, oreillers et couvertures.

L'invalidé de guerre Kloska déboutonne son pantalon, puis il retrousse les jupons et le tablier de la veuve, arrache les boutons de son gilet noir, déchire sa blouse et découvre ses seins flétris, puis il la gifle pour qu'elle se réveille. La veuve de guerre recouvre ses esprits et comprend rapidement sa situation.

Le grand chien, né du croisement d'un berger allemand et d'un terrier, attaque la Première. Il plante ses crocs dans son cou, resserre ses mâchoires et y reste suspendu, la Première court encore sur quelques mètres, mais d'autres chiens s'agrippent à l'aine, à la croupe et au ventre.

Josef se tient devant la porte de sa maison.

Le pénis de l'invalidé de guerre Kloska refuse de durcir, et l'invalidé de guerre n'est pas en mesure de l'introduire dans le vagin de la veuve de guerre, qui a repris connaissance. L'invalidé de guerre Kloska se satisfait donc en glissant ses doigts dans le vagin de la veuve, et en faisant quelques va-et-vient. La veuve de guerre ne pleure pas. L'invalidé de guerre Kloska conclut que c'en est assez, il descend péniblement du lit et, adossé au mur, il reboutonne son pantalon, dont la jambe gauche, attachée par une épingle de nourrice au-dessus du genou, amputé avec le tibia et le pied, rappelle implacablement à son propriétaire son infirmité.

Le cocher Mucha se cure nerveusement le nez, il voudrait déjà partir. L'invalidé de guerre Kloska prend sa canne et sort de la maison de la veuve avec le cocher Mucha. La veuve de guerre pleure, elle arrange ses vêtements. Demain, elle se

rendra au poste de police et, quelques semaines plus tard, l'invalidé de guerre Kloska et le cocher Mucha écopèrent tous deux de douze ans de prison, auxquels viendront s'ajouter quelques années supplémentaires pour des méfaits antérieurs, qui n'ont pas leur place ici.

De la Première, il ne reste qu'une tache de sang, la tête avec la colonne vertébrale, les côtes, et des lambeaux de peau. Les chiens transportent ses pattes et ses entrailles dans leurs gueules, ils se dispersent pour dévorer la chevrette en solitaire. Les faons de la Première, inodores et soustraits à la vue des chiens par les buissons, commencent à avoir faim, l'heure de leur repas approche.

Josef entre chez lui. Il est affamé.

– *Wrōcitech!* clame-t-il.

C'est son père qui lui ouvre la porte.

– *A wy to niy na grubie, fater?* s'étonne Josef, en retirant son havresac.

Le vieux Magnor roule des yeux et hoche la tête.

– *Taki wojök, a dycki gupi...*

Il croise Josef sur le seuil de la porte, et Josef sait qu'il n'a rien à attendre de plus de l'accueil de son père. Il laisse son havresac dans l'entrée et se dirige vers la cuisine, où se trouve sa mère. « *Ciepiam rukzak w antryju, a idā dali, skiż tego, co mamulka sōm we kuchnie* », cette phrase en silésien viendrait spontanément à l'esprit de Josef si on lui demandait ce qu'il fait. Il pourrait tout aussi bien se dire en polonais « *rzucam rukzak* », en tentant maladroitement d'articuler la fin des mots. C'est dans cette langue que sont écrits les journaux qu'il lit depuis son enfance. Ce fait a-t-il une quelconque importance? Aucune et énorme, comme toujours.

Il salue chaleureusement sa mère.

– *A fater czamu tacy znerwowani, mamulko?* demande Josef, surpris par l'agacement de son père.

– *Bo żeś sie pytōt gupie.*

– *Czamu zaś gupie?*

– *Jezderkusie, a czamu ōni niy sōm na grubie? Co ty, niy wiysz? Na wojnie żeś zapōmniōt? Roboty przy chałpie a na polu niy ma?*

Josef hoche la tête, résigné et accablé par les explications de sa mère comme autrefois face aux injures du Feldwebel.

– *Skiz tego fater ciepnlyli sztajgrowi piynć marek na łopata a robiom przy chatpie.*

– *To yno zjym a pōda ku niym, propose Josef.*

– *Ja, gynau, idź, synek, idź ku niym, idź.*

La mère garnit une assiette avec des pommes de terre, un œuf dur et un morceau de lard avec sa couenne, qu'elle pêche dans une grosse marmite. Par-dessus, elle verse du *zurek* fumant. C'est copieux.

– *To je zupa, mamulko...* déclare Josef avec appétit.

– *Nō toć synek sie mie ze wojny wrōciył,* répond la mère avec fierté, satisfaite d'avoir réussi à tout préparer pour son retour.

Le grand chien, né du croisement d'un berger allemand et d'un terrier, se repose à l'ombre, tandis que la Première se disperse lentement dans son sang canin. Dans les buissons, le Premier et le Second poussent de petits cris pour appeler leur mère. Ils cesseront bientôt de le faire.

Le vieux Magnor répare la porte de la porcherie. Le crochet s'est détaché, car la planche à laquelle on l'avait fixé était vermoulue. Le vieux Magnor se demande s'il doit remplacer la planche entière ou fixer le crochet ailleurs.

– *Pōnbōczku, dopomogej,* dit Josef, comme le veut l'usage, quand on rencontre une personne en plein labeur, même si on a laissé Dieu dans la boue des Flandres. Ce qu'il convient de dire l'emporte sur ce en quoi l'on croit ou pas.

– *Dej Panie Boże,* répond machinalement son père.

– *Możno jō bych wōm co pōmōg?* propose Josef et, bien qu'il l'ignore, il n'entend plus le terrible ronflement qui précède l'avalanche de l'artillerie, une seconde avant les premiers tirs de mortier, d'obusier et de canon.

– *Raus mi stōnd,* gronde le père, sans chasser son fils pour autant.

Josef s'étonne que son père ait donné cinq marks au porion, de la main à la main, comme le lui a expliqué sa mère, pour pouvoir réparer un crochet sur la porte de sa porcherie. Il n'ose pas le questionner à ce sujet. Le père entre dans la porcherie, fouille dans un tas de vieilleries et choisit finalement un bout de planche, qui lui paraît convenir. Josef tient la planche, que son père scie à la bonne longueur, puis il maintient la planche et la porte, tandis que son père les assemble.

4.

*1870, 1903, 1904, 1914, 1915, 1916,
1917, 1918, 1920, 1921, 1941*

Vous êtes issus du néant. Avant votre naissance, il n'existe absolument rien de vous, et puis, d'une semence injectée dans les entrailles d'une femme, une chose se met à grossir, qui devient vous, et voilà que vous êtes, et qu'à chaque minute qui passe, vous existez un peu plus. C'est ainsi que Josef vient au monde, tout comme plus tard viendront au monde ses fils Ernst et Alfred, ainsi que sa fille Elfrieda, puis Natalia, la fille d'Ernst, et Nikodem, le fils de Natalia. C'est ainsi que vous tous venez au monde pour disparaître ensuite soudainement. Ce fut ainsi pour Caroline Ebersbach. Elle est apparue dans les entrailles de sa mère un quart d'heure après que son père biologique a refermé derrière lui la porte de service et a quitté discrètement la maison, au 23 de la Kreidelstraße à Gleiwitz O.S.

La maison est dotée de romantiques tourelles et de gracieuses cheminées, elle possède aussi un balcon, une façade en clinker rouge à bossages blancs et un parc magnifique. Cette maison est habitée par le docteur Paul Huth, juge au tribunal régional, et par un certain Luschowski avec son fils, qui y a établi son bureau de négoce de bois. Monsieur et madame Ebersbach y résident également. Nous sommes en 1904, c'est le mois de mai, le Kaiser vient d'enregistrer un discours à la nation sur un cylindre de cire conçu par Edison. À Baltimore,

peu de temps auparavant, mille cinq cents habitations ont été détruites dans un terrible incendie. En Afrique allemande, la rébellion des Hereros a éclaté. Avant que Caroline ne naisse, le valeureux général Lothar von Trotha aura vaincu les rebelles au cours de la bataille de Waterberg et les aura chassés vers le désert Omaheke, où ils mourront de soif, hommes, femmes, enfants, nés ou pas encore, tous mourront et se dessècheront comme des momies dans le désert Omaheke, à un endroit où même les lions et les vautours ne s'aventurent pas, ni aucun autre animal qui aurait pu disperser leurs corps, et leurs corps demeureront intacts. Les enfants desséchés dans les entrailles desséchées de leurs mères, les nouveau-nés desséchés sur les seins desséchés de leurs mères, les dents des femmes mises à nu par leurs lèvres retroussées, desséchées. Le valeureux général Lothar von Trotha mourra, lui aussi, mais en 1920: il succombera à un pneumotyphus, il se tordra de douleur dans son lit, comme assailli par les esprits des rebelles desséchés, mais ce ne seront pas leurs esprits, juste son corps tordu de douleur, et ce qui restera de von Trotha se mettra à distribuer des ordres aux troupes disparues depuis longtemps, il convoquera ses officiers, réprimandera ses plantons et finira par pousser des cris d'effroi chaque fois qu'il pensera à l'Afrique, à tous ceux qu'il aura condamnés à mourir de soif, les hommes, les femmes, les enfants, les chiens et le bétail.

En 1903, l'amant de la mère de Caroline sort discrètement par la porte de service. Dolores Ebersbach est couchée dans ses draps, les draps tiédissent et sèchent. La semence que l'amant de madame Ebersbach a déposée dans ses entrailles commence à germer. Elle grossira jusqu'à prendre une forme humaine, qui se présentera les fesses en avant. Le docteur ne parviendra pas à retourner Caroline, alors encore anonyme, à l'intérieur de la paroi abdominale de sa mère, et Caroline naîtra par le siège, l'accouchement sera très difficile et manquera de provoquer la mort de madame Ebersbach. Les chevrettes mettent bas avec moins de difficultés.

La mère éprouvera toujours de l'aversion envers Caroline à cause de cet accouchement. Il arrive que les chevrettes rejettent leurs petits et les abandonnent. La mère n'abandonnera pas son nouveau-né, elle ne le pourra pas. Si elle avait eu le choix, elle l'aurait fait.

Cependant, Caroline est de bonne maison. *Aus gutem Haus*. Dans les bonnes maisons, on n'abandonne pas les enfants. La maison de Caroline Ebersbach se trouve au bout de la Kreidelstraße, juste à côté du parc municipal, c'est la maison aux tourelles.

Caroline n'est pas intelligente. Caroline n'est pas sotte non plus. Caroline est. Elle suit ses cours au gymnase, sagement assise, les mains sur son pupitre. Sagement, elle n'écoute pas ce que dit son enseignant, et sagement, elle obtient de mauvais résultats.

– Caroline n'est pas intelligente, mais elle est bien éduquée, dit la mère à son époux, qui n'est pas le père de Caroline.

Le père de Caroline est un homme que la mère de Caroline a jadis aimé, mais qui l'a rapidement abandonnée pour une autre maîtresse. Le mari de la mère de Caroline ignore qu'il n'est pas le père de Caroline. Le père de Caroline sait qu'il est son père, mais il n'en a que faire, car il n'a jamais aimé la mère de Caroline, il n'a fait que copuler avec elle. C'est aussi la raison pour laquelle madame Ebersbach déteste sa fille, parce qu'elle a été abandonnée par son amant, parce que son amant n'a que faire de Caroline, et aussi parce qu'elle n'a aimé que lui, mais que lui ne l'aime pas, qu'il ne l'a jamais aimée et qu'il ne l'aimera jamais, madame Ebersbach en est parfaitement consciente, et c'est pour cela qu'elle déteste Caroline.

Caroline pense que son père est l'homme qui a épousé sa mère, elle n'apprendra jamais que son père est un autre. Caroline ne réalise pas que sa mère la déteste. Mis à part son aversion, madame Ebersbach s'est forgé un semblant d'amour pour sa fille, car c'est ce que le monde attendait d'elle, et c'est lui que perçoit Caroline.

Les voies de l'amour humain sont impénétrables. Plus tortueuses que celles de l'amour animal ou végétal. Mais toutes aboutissent au même endroit. La terre. Tout retourne à la terre. Tout ce qui vit n'est que pulsation de la terre.

Caroline déjeune, sagement assise, dans sa robe à col marin, le dos droit, les coudes serrés. C'est le mois d'août. Non loin, dans le casino municipal au 16 de la Kreidelstraße, c'est l'euphorie : la guerre est enfin déclarée ! Le *Burgfrieden* ! Le SPD a voté les crédits de guerre ! Les baïonnettes des soldats d'infanterie du 1^{er} régiment de Haute-Silésie s'ornent

de fleurs. Les bourgeois juifs, catholiques, protestants, se réjouissent en chœur. Aujourd'hui, nous sommes tous allemands. *Nieder mit Frankreich!*

Caroline apprend le dessin. Nous sommes en 1917. *Geist von 1914* a disparu depuis longtemps. Le professeur de dessin rêvait d'être un artiste, il a étudié à Vienne, mais au lieu de cela, il enseigne le dessin aux filles de la bourgeoisie locale. Le professeur de dessin déteste Caroline, car au lieu d'être un artiste, il est devenu un simple enseignant. Les genoux de Caroline plaisent au professeur de dessin.

Caroline nourrit son oiseau. C'est un serin des Canaries, mais Caroline l'ignore. Si elle sait que c'est un canari, elle ignore d'où lui vient son nom, elle sait donc peu de choses de plus que son oiseau.

Caroline a appelé son canari Wilhelm, en l'honneur du Kaiser, mais elle ne l'a jamais avoué à son *papa*, car il n'aurait pas approuvé. Un jour, le canari passera sa tête à travers les barreaux de sa cage. Malgré ses efforts, il ne parviendra pas à la retirer et il mourra.

Caroline enterrera son oiseau dans le jardin, elle ne versera pas une seule larme, mais elle se mettra à détester son père, pourtant étranger à la mort du canari. Caroline décédera quelques années plus tard, bien avant le Kaiser, elle mourra d'une mort semblable à celle de son oiseau. On l'enterrera dans le cimetière de la Kleine Feldstraße, son cercueil sera blanc, virginal, sa tombe, sobre, quelques personnes, mais une atmosphère lourde, chargée de la colère des hommes, de leur désir de vengeance, et du chagrin des femmes, de leur ressentiment à l'égard des hommes.

– Qu'attendez-vous? Réagissez! Vous êtes des hommes, non? clame le chagrin des femmes.

Dans le cœur des hommes, la colère grossit.

– Montrez ce dont vous êtes capables. Prenez vos armes et réagissez, ou bien vous n'êtes pas dignes de nos corps, nous ne vous permettrons plus d'y entrer, menace le chagrin des femmes.

Les femmes ne prononcent jamais ces paroles, mais leur contraire. Pourtant, les hommes entendent leurs vraies paroles, celles que clament leur colère et leur corps, ils les perçoivent distinctement.

Le Kaiser mourra d'une embolie pulmonaire, vingt-quatre ans après le canari, on l'enterrera à Doorn, aux Pays-Bas, il aura de sobres funérailles militaires, à ces funérailles marcheront côte à côte : le maréchal Mackensen dans son vieil uniforme de hussards de la Première Guerre mondiale, l'amiral Canaris dans son nouvel uniforme d'amiral de la Deuxième Guerre mondiale et le Reichkommissar Seyss-Inquart dans son uniforme de commissaire du Reich aux Pays-Bas. Aucun d'entre eux ne sera animé par un quelconque désir de vengeance. Mackensen pensera à ce que l'empereur emportera avec lui dans sa tombe : la Prusse, le Reich ou l'Allemagne entière ? Canaris pensera à son dîner. Seyss-Inquart, à sa maîtresse.

Caroline apprend sagement à jouer du piano. « Für Elise », maladroitement, laborieusement. Ce sont des arpèges. Le professeur touche délicatement le dessous de ses avant-bras, afin qu'elle relève les poignets. *Legato*, Caroline. *Legato*. Le geste doux du professeur plaît à Caroline. Nous sommes en 1918. Le professeur de piano a dix-neuf ans, c'est le fils d'un Freibauer de Lubomia, près de Racibórz, mais il est « devenu quelqu'un », comme l'affirme le père de Caroline, il est devenu quelqu'un, malgré la légère dureté, caractéristique de l'accent slave, que l'on discerne encore dans son allemand, *da ist noch ein Anflug slawischen Akzents, aber er hat es zu was gebracht*, déclare le père de Caroline à la mère de Caroline, tandis qu'ils lisent dans le petit salon, à la tombée du jour.

Caroline apprend le dessin. Le professeur de dessin déteste Caroline, car au lieu d'être devenu un artiste, il n'est qu'un simple professeur de dessin. Le professeur de dessin veut que Caroline sache ce qu'il pense d'elle, et il le lui fait comprendre d'une façon tout à fait raffinée : selon le professeur de dessin, Caroline n'est qu'un petit animal humain sans valeur, ses talents de dessinatrice ne lui seront d'aucune utilité, car son unique devoir et but dans la vie sera de prendre un mari, d'écartier les jambes devant lui, de l'accueillir en elle pour donner naissance à des enfants, puis de les élever. Le professeur de dessin masque en particulier cette dernière partie par des allusions assez obscures pour une adolescente, néanmoins quelque chose filtre à travers elles.

Caroline dessine une nature morte, elle construit ses perspectives, s'applique à en respecter les règles, le professeur de

dessin se tient derrière elle, il pose sa main sur sa nuque et la serre, pas trop fort, il maintient néanmoins une certaine pression. Comme s'il tenait une chose. Caroline se raidit, mais continue à dessiner.

Caroline est sagement assise à la table du déjeuner, les coudes serrés, la domestique pose une soupière remplie de bouillon, Caroline repousse sa chaise bruyamment, saisit la soupière et renverse le bouillon sur l'homme qu'elle croit être son père, puis se rassoit et serre les coudes, le dos bien droit. Monsieur Ebersbach, que Caroline croit être son père, hurle et retire à la hâte ses vêtements brûlants.

Caroline a des problèmes, déclare la mère de Caroline à son mari, une fois seuls. Monsieur Ebersbach a le ventre, les parties génitales et les cuisses couverts de brûlures, sa peau est rouge mais ne présente pas de phlyctènes. Elle guérira rapidement. La mère de Caroline applique la pommade du docteur Trommler sur la peau des cuisses de son mari. Ce dernier sent l'excitation le gagner. Madame Ebersbach applique la pommade du docteur Trommler sur les parties génitales de son mari. L'excitation de monsieur Ebersbach grandit, et son pénis se dresse soudain, ce qui ne lui arrive pas fréquemment. Le pénis de monsieur Ebersbach ne fonctionne pas correctement. Toutefois, l'afflux de sang dans les corps caverneux de l'organe de monsieur Ebersbach ne réjouit pas sa femme. Elle s'écarte aussitôt, indignée. Le pénis de monsieur Ebersbach la dégoûte.

Monsieur Ebersbach ressent de la haine envers sa femme. Il voudrait avoir une maîtresse, mais il ignore comment s'y prendre, il n'est ni beau, ni très riche, ni très entreprenant, il va parfois au bordel, mais rarement, trop rarement, cela coûte assez cher et n'apporte pas la satisfaction escomptée. Il continue néanmoins à le fréquenter. Deux fois par an, à Breslau, car à Gleiwitz, il n'en existe pas, il n'y a que des gourgandines, qui proposent leurs services à domicile, mais c'est plus cher et plus risqué.

Madame Ebersbach se languit de son ancien amant, elle l'aime toujours, et puisqu'elle est plus tenace que son mari, elle refuse depuis des années de remplir ses devoirs conjugaux, lui ignore comment l'y contraindre, il ne fait donc rien,

monsieur et madame Ebersbach ne couchent pas ensemble, et qu'importe si ça a de l'importance ?

Madame Ebersbach emmène Caroline chez le médecin. Elle est examinée par le docteur von Kunowski, un psychiatre. Il pose des questions. Ausculte sa cage thoracique. Mesure son pouls. Examine sa gorge. Ses oreilles. Son nez. Il lui demande de s'allonger et, tandis qu'il regarde ailleurs avec ostentation, il glisse sa main entre les cuisses de Caroline et déclare que Caroline est vierge. Sa mère, assise à côté d'elle, lève les yeux au ciel, outrée. Pour qui prenait-il sa fille ? Elle est de bonne maison. Le docteur von Kunowski ne ressent aucune excitation lorsqu'il glisse sa main entre les cuisses de Caroline et plus loin encore. Caroline, quant à elle, ressent une excitation, mais elle ignore la nature du plaisir éprouvé, c'est un plaisir lié à un désir dont elle ne connaît pas l'objet. Caroline ne reverra plus jamais le docteur von Kunowski, Josef Magnor si, mais à un autre moment, et aucun des deux hommes n'aura conscience de ce qui les relie et, le sauraient-ils, ils n'auraient que faire de ce concours de circonstances, car je suis la seule à savoir que les concours de circonstances n'existent pas.

Caroline discute avec une camarade de classe. Cette camarade sait mieux qu'elle ce que sont le plaisir et le désir, elle le sait mieux car elle est plus âgée et qu'elle a grandi dans un village des environs de Kreuzberg, où les mœurs sont un peu plus libres qu'au sein de la bourgeoisie de Gleiwitz, même si ledit village est protestant. Cette camarade se prénomme Anna, son nom de famille est Piontek, mais ça n'a pas d'importance. Ça en a pourtant, comme toujours. La camarade explique à Caroline la nature du plaisir qu'elle a éprouvé lorsqu'elle était examinée par le docteur von Kunowski.

Caroline prend des leçons de piano. Le piano se trouve dans le salon de réception. Reinhold Ebersbach, ayant bu deux bières après son déjeuner, somnole dans son cabinet. Sa femme lit un roman d'amour dans le petit salon. Caroline saisit la main de son professeur, celui-ci est surpris, mais il ne retire pas sa main, car il aime Caroline depuis longtemps. De sa main gauche, Caroline retrouse sa jupe, puis elle pose la main de son professeur de piano sur le fin duvet de son pubis. Caroline porte des culottes anciennes à l'entrejambe ouvert. Madame Ebersbach est une conservatrice, elle considère que